

## L'armée d'Orient, des expériences combattantes loin de Verdun

François Cochet

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5498>

DOI : [10.4000/cdlm.5498](https://doi.org/10.4000/cdlm.5498)

ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 91-103

ISBN : 2-914561-53-2

ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

François Cochet, « L'armée d'Orient, des expériences combattantes loin de Verdun », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 81 | 2010, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5498> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5498>

---

## L'armée d'Orient, des expériences combattantes loin de Verdun

François COCHET

Les conditions de combat des hommes en guerre font l'objet actuellement d'un profond renouveau de la recherche. Des chercheurs militaires<sup>1</sup> ou civils<sup>2</sup> se sont penchés sur ce qu'ont vécu au quotidien les combattants de 1914-1918. D'autres approches, plus synthétiques<sup>3</sup> ou revendiquant des approches anthropologiques<sup>4</sup> ont vu le jour, pour tenter de rendre compte de l'expérience combattante des soldats de la Grande Guerre.

J'ai tenté aussi d'apporter, le plus sereinement possible, ma pierre à un édifice historiographique quelque peu pollué en France par des rivalités corporatives<sup>5</sup>. Certains historiens ont tendance à emboucher aujourd'hui les comportements des médias en acceptant de renoncer à la complexité des conditions historiques au bénéfice des simplifications mémorielles.

Nous voudrions rappeler ici que les conditions de combat ne sont pas, tout au long de la guerre, partout identiques. Si, du point de vue des mémoires historiques comme collectives, ce sont bien les combats de Verdun, de la Somme, de Champagne ou des Vosges – bref tout ce qui concerne le front occidental – qui l'emportent largement, il faut sans cesse revenir sur d'autres réalités. Le front d'Orient constitue, de ce point de vue, un excellent champ de regard alternatif. D'abord parce que des combats différents s'y déroulent de 1915 à 1918. D'autre part parce que l'expérience combattante des troupes qui y prennent part est fort variée, et fort éloignée de celle du front occidental.

Bornons tout de suite le cadre de cette modeste présentation. Nous allons nous intéresser essentiellement aux troupes terrestres françaises, essentiellement dans le cadre de deux opérations méditerranéennes. D'une part, la tragique intervention

- 
1. Le colonel Michel Goya est un des auteurs les plus féconds dans ce registre. Voir notamment son ouvrage remarquable, *La chair et l'acier. L'invention de la guerre moderne*, Paris, Tallandier, 2004.
  2. Bill Rawling, *Survivre aux tranchées. L'armée canadienne et la technologie, 1914-1918*, Outremont (Québec), Athéna éditions, 2004.
  3. John Lynn, *De la guerre. Une histoire du combat des origines à nos jours*, Paris, Tallandier, 2006 (édition anglo-américaine, 2003).
  4. Stéphane Audoin-Rouzeau, *Les armes et la chair. Trois objets de mort, 14-18*, Paris, Armand Colin, 2009.
  5. Voir François Cochet, *Survivre au front, 1914-1918. Les poilus entre contrainte et consentement*, Saint-Cloud, Soteca / 14-18 éditions, 2005 et François Cochet et Rémy Porte (dir.), *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Paris, Éditions Robert Laffont, collection « Bouquins », 2008.

des Dardanelles du printemps de 1915, puis les opérations autour du camp de Salonique qui se poursuivent jusqu'au Danube à la fin de l'année 1918. Quelles difficultés spécifiques de combat connaissent ces soldats de « l'armée d'Orient » ? Comment l'ennemi est-il perçu ? Quelles souffrances particulières doivent-ils endurer ? Toutes ces questions vont rythmer notre contribution, qui tourne autour du refus de modélisations trop théoriques, qui nous paraissent toujours dommageables à la complexité historique.

Le 2 novembre 1914, après l'aventure rocambolesque des deux croiseurs allemands *Breslau* et *Goeben*, devenus les croiseurs turcs *Sultan Yawaz Selim* et *Medilli*, les puissances de la Triple Entente déclarent la guerre à l'Empire ottoman.

Le 17 décembre 1914, le roi Georges V déclare solennellement qu'il prend désormais le protectorat de l'Égypte et met ainsi fin à la suzeraineté de la Turquie.

Jamais depuis 1807, lorsque l'amiral Duckworth avait traversé les Détroits, une flotte n'avait forcé les Dardanelles.

Ce projet est lancé une première fois le 25 novembre 1914 par Winston Churchill<sup>6</sup> au Conseil des ministres de Londres, qui n'est pas vraiment rempli d'enthousiasme. Puis il réapparaît en janvier 1915 à la demande de la Russie qui réclame aux Alliés une opération contre les Turcs<sup>7</sup>. Le 13 janvier le plan est adopté par le Comité de guerre, malgré l'opposition de Kitchener.

## Marins courageux

Même si nous avons dit que les troupes au sol constituent l'essentiel de notre étude, force est de la commencer par les marins. Sans eux, point d'opération des Dardanelles, bien entendu. Il s'agit, d'ailleurs, d'une véritable « opération combinée », dans l'acception du terme pris durant la seconde guerre mondiale.

La rive occidentale du Bosphore est armée de nombreux forts ottomans : le fort de Seddul-Bahr et la batterie Erteroul, et sur la rive orientale, le fort de Koum-Kaleh et les batteries de la pointe de Kephez et de Tchanak. Des pièces d'artillerie arment ces défenses. Le premier Lord de l'amirauté, Winston Churchill, affirme que ces défenses peuvent être neutralisées par une concentration d'artillerie navale. L'amiral Carden, en février 1915, dispose de quatorze bâtiments anglais, dont un super-dreadnought, le *Queen Elisabeth*, et quatre navires français, mis sous les ordres de l'amiral Guépratte. L'ensemble des pièces de bord disponibles est de 280, ce qui représente une jolie puissance de destruction.

Le 19 février 1915 à 8 heures du matin, les bâtiments alliés ouvrent le feu sur les pièces du cap Hellès et Koum-Kaleh à distance, sans pouvoir être contre-battus par les canons turcs de moindre portée. Le *Suffren* français tire d'une distance de 10 000 mètres sur les défenses de la côte d'Asie, tandis que les *Triumph*, *Inflexible* et *Cornwallis* traitent les défenses de la côte européenne. À 15 h 45, les forts turcs semblent suffisamment ébranlés et les navires alliés se rapprochent pour utiliser

6. Alors Premier Lord de l'Amirauté.

7. Sans trop sombrer dans l'anachronisme, c'est déjà le vœu de l'ouverture d'un « second front » que l'on retrouve chez Staline durant la seconde guerre mondiale.

leurs pièces de moindres calibres. En fait les artilleurs ottomans sont loin d'être abattus et il faut les feux croisés de tous les navires de la flotte française pour faire taire les pièces du cap Hellès, qui disparaît littéralement sous la fumée des coups au but. Le bombardement se poursuit ensuite pendant trois semaines. Carden, malade, laisse son commandement à l'amiral de Robeck qui décide d'attaquer, de s'avancer plus profondément dans les détroits. Le 18 mars à midi trente, les quatre bâtiments français, *Suffren*, *Gaulois*, *Bouvet*, *Charlemagne*, s'avancent à deux kilomètres de la pointe Kephez et après une heure et demie de bombardement, se retirent pour laisser la place à des bâtiments britanniques. C'est alors qu'une mine dérivante touche le *Bouvet*, qui coule en une minute. Le *Gaulois* est touché par des obus turcs en même temps. Dans l'après-midi, trois navires britanniques, les *Irresistible*, *Ocean* et *Inflexible*, heurtent des mines. Les deux premiers coulent. Deux navires anglais qui avaient récupéré des marins sauvés du naufrage de l'*Irresistible* et de l'*Ocean* disparaissent également. C'est beaucoup de pertes pour une seule journée. De Robeck renonce à forcer le destin et se replie sur le port de Moudros dans l'île de Lemnos. Il adresse aux marins français un message de félicitations :

Je désire attirer l'attention des Lords de l'amirauté sur la conduite magnifique de l'escadre française. Les pertes élevées qu'elle a subies n'ont pas diminué l'intrépidité de ses équipages. Elle a été conduite au combat par le contre-amiral Guépratte avec la plus grande bravoure<sup>8</sup>.

Mais la bataille navale n'est pas terminée. Les Allemands réussissent à faire venir plusieurs sous-marins à travers la Méditerranée. Le *Saphir*, la *Mariotte*, le *Turquoise* français ainsi que le *Triumph* et le *Majestic* anglais en sont victimes.

Ce sont là des combats de type classique. Pourtant la nouveauté tactique existe bien. Les Turcs ont en fait assuré la défense des détroits par le biais d'une arme relativement nouvelle, remarquablement efficace, surtout si on la rapporte à son modeste coût : les mines. La leçon, ramenée de la mer du Nord et de la Manche, est capitale et n'allait pas être oubliée durant la seconde guerre mondiale.

L'échec de l'action navale débouche sur une inflexion de la pensée de Churchill. Il estime alors qu'il faut atteindre les détroits par un débarquement terrestre.

Quelle est la place des troupes françaises dans le dispositif allié ?

## Les combats des troupes françaises de l'armée d'Orient

C'est en Égypte que s'opère la vraie concentration. Autour d'Alexandrie, le général Ian Hamilton, ancien chef d'État-major de Kitchener dans la guerre du Transvaal, rassemble ses hommes.

Les Britanniques alignent la 29<sup>e</sup> division (86<sup>e</sup>, 87<sup>e</sup> et 88<sup>e</sup> brigades) sous les ordres du major-général Hunter-Weston, l'*East Lancashire Division* et un corps australien / néo-zélandais commandé par le général W.R. Birdwood.

Le contingent français est placé sous les ordres du général d'Amade. Il comprend la brigade coloniale mixte du colonel Rueff (4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> coloniaux), le 175<sup>e</sup> RI

8. Cité par *La France héroïque et ses Alliés*, Paris, Librairie Larousse, 1919, tome 2, p. 16.

et le 1<sup>er</sup> régiment de marche d'Afrique (général Vandenberg). Zouaves et Légion étrangère sont au rendez-vous, Martiniquais et Sénégalais également. Le lieutenant-colonel Brunet commande l'artillerie (65 mm de montagne, 75 mm et 155 mm). Le commandant Bouyssou commande deux compagnies du génie. Une escadrille complète le dispositif français. Une seconde division (général Bailloud) arrive en mai 1915.

La question du lieu de débarquement se pose avec acuité.

À la veille de l'opération des Dardanelles, les États-majors alliés ne savent pas grand-chose du système défensif mis en place par les Turcs et leurs alliés allemands. Liman Von Sanders a regroupé les forces turques sur la rive d'Asie et au nord de la presqu'île de Gallipoli. Pourtant, les Alliés savent que les places susceptibles de servir de lieu de débarquement sont pourvues de défenses en barbelés et en tranchées. Les soldats ottomans ont bien préparé le terrain et se sont révélés de redoutables « manieurs de terre », sans doute parce que les Allemands ont été de bons conseillers. Les Anglais n'ont que très partiellement réalisé ces travaux de mise en défense. L'amiral de Robeck note par exemple :

[...] des milliers de Turcs travaillaient comme des castors aux tranchées, aux routes, aux fils de fer barbelés. Pas une âme vivante n'a encore été aperçue, mais chaque matin apporte la preuve d'une activité nocturne. Tous les lieux de débarquement sont maintenant commandés par des lignes de tranchées et sont effectivement sous le feu des canons et d'obusiers qui n'ont pu être repérés, même approximativement<sup>9</sup>.

Ces renseignements, même imparfaits, rassemblés avant le lancement de l'opération, ne cessent cependant d'être très inquiétants pour la réussite des débarquements prévus. Liman von Sanders écrit dans ses mémoires quelques années après la guerre : « le corps de débarquement choisissait exactement les points de débarquement que nous avions nous-mêmes tout spécialement protégés, parce qu'ils nous avaient paru les plus probables »<sup>10</sup>.

Le général d'Amade propose de débarquer sur la côte d'Asie Mineure avant de marcher sur Brousse puis Constantinople. Mais les Britanniques imposent leur vision qui consiste à porter l'effort sur la côte européenne, pour occuper la presqu'île de Gallipoli. Deux débarquements sont prévus. L'un est confié aux Anglais sur le cap Hellès et Seddul-Bahr. Le second est confié aux Anzacs, à vingt-cinq kilomètres plus au Nord, le long du golfe de Saros, près de Gaba-Tépé. Les Français sont chargés d'opérer une diversion sur la côte d'Asie à Koum-Kaleh. Le 25 avril 1915, l'opération est déclenchée.

Les Anzacs débarquent 12 000 hommes entre Gaba-Tépée et Ari-Bournou. Les conditions de combat sont très dures. Les tranchées ennemies sont prises au corps à corps malgré les falaises escarpées.

Les Français du 6<sup>e</sup> RIC, une batterie de 75 et une compagnie du Génie effectuent sur la côte d'Asie la diversion prévue, soutenus par le feu des navires

9. Cité par Philippe Masson, « L'expédition des Dardanelles, la tragique folie du 18 mars », *14-18, La Grande Guerre*, n° 1, avril-mai 2001, p. 14.

10. Liman von Sanders, *Cinq ans de Turquie*, Paris, Payot, 1923 (édition allemande 1919), p. 78.

*Jauréguiberry*, *Henri IV*, *Jeanne d'Arc*, mais aussi du vaisseau russe *Askold*. Débarquées à 10 heures du matin, les troupes françaises conquièrent le village de Koum-Kaleh rapidement, mais doivent subir durant la nuit de nombreuses contre-offensives. Le 26 au soir, la mission de diversion étant réalisée, d'Amade donne l'ordre du rembarquement.

Jusqu'au 27 avril, le sud de la péninsule de Gallipoli est nettoyé sur une largeur de trois kilomètres. Hamilton décide alors un grand mouvement convergent. Le 28 avril, les troupes de Seddul-Bahr se porteront vers le nord pour enlever le village de Krithia et la hauteur d'Achi-Baba qui domine la région. De là elles doivent marcher sur les Australiens pour se rabattre sur Maïtos et les détroits.

Mais le 28 avril l'attaque échoue. Le 1<sup>er</sup> mai, ce sont les Ottomans qui passent à la contre-offensive. Les renforts français rétablissent un peu la situation. La division Bailloud comprend une brigade coloniale mixte (7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> RIC) (général Simonin), une brigade métropolitaine (175<sup>e</sup> RI, 2<sup>e</sup> de marche d'Afrique) (général Ganeval). Le 8 mai, le général d'Amade est remplacé par le général Gouraud, qui, très grièvement blessé le 30 juillet, perd un bras dans l'aventure, mais y gagne la stature d'un héros national<sup>11</sup>.

Les 6, 7 et 8 mai 1915, les Britanniques relancent leurs efforts sans plus de succès. Les 4, 28 et 30 juin, des assauts sont lancés encore et encore contre la hauteur d'Achi-Baba et ses 250 mètres d'altitude. L'évacuation est décidée malgré l'opposition de Ian Hamilton remplacé par le général Monro, qui a combattu sur le front de Loos. Le 20 décembre 1915, au prix d'une opération de diversion vers Krithia, le rembarquement a lieu sur la zone des Anzacs à Suvla et le 4 janvier, le rembarquement, techniquement beaucoup plus réussi que le débarquement, peut être considéré comme terminé. 117 canons ont pourtant dû être abandonnés.

Durant toute l'opération des Dardanelles, les difficultés logistiques sont énormes. Le ravitaillement en eau, notamment, pose de gros problèmes. Il doit être assuré en partie par des navires-citernes qui multiplient les rotations avec l'Égypte.

La nature du théâtre d'opérations s'impose. Les Français sont coincés sur une mince bande côtière aride. Les sols rocaillieux rendent difficile le creusement de tranchées, tout comme l'inhumation des morts. Les Turcs tiennent tous les points hauts et dominent les Français.

L'entrée en guerre des Bulgares, en septembre 1915, provoque l'effondrement de l'armée serbe qui doit se replier à Corfou. La France décide d'organiser une armée nouvelle confiée au général Sarrail, mais la situation serbe vient changer la donne. Les troupes françaises se replient sur la Macédoine. Un autre front s'ouvre alors, celui de Salonique, où se retrouvent les troupes retirées des Dardanelles.

Contre les Bulgares, les combats commencent le 22 octobre 1915. La 144<sup>e</sup> brigade de la 57<sup>e</sup> division retrouve la 156<sup>e</sup> division retirée des Dardanelles sous le commandement du général Bailloud. Le tout est placé sous les ordres du général Sarrail, qui ne fait pas l'unanimité et intervient constamment dans la politique

11. Voir sur ce sujet la belle thèse de Julie d'Andurain, *Le général Gouraud, un colonial dans la Grande Guerre*, sous la direction de Jacques Frémeaux, Université de Paris IV, 2009.

intérieure grecque<sup>12</sup>. Ordres et contre-ordres se succèdent alors jusqu'à ce que Bulgares et Allemands opèrent leur jonction le 5 octobre.

À la fin du mois d'août 1916, l'armée française dispose à Salonique de 4 divisions, soit 50 000 combattants dont 33 000 fantassins. Il faut y ajouter 42 000 Anglais, 51 000 fantassins serbes et 10 000 Italiens. Mais les Britanniques et les Italiens doivent être défalqués car leurs gouvernements respectifs ne sont pas favorables à une action offensive contre les Bulgares pour soutenir les Roumains. Le général Robertson télégraphie au général Milne en ces termes : « faire ce que demande le général Sarrail, dans la limite de vos possibilités, tout en vous souvenant que le gouvernement de sa Majesté britannique n'approuve pas qu'on prenne l'offensive »<sup>13</sup>. Sarrail ne dispose donc que d'environ 100 000 fantassins. Fin mai 1916, Sarrail tente de s'emparer de deux postes frontaliers grecs tandis que les Bulgares prennent le fort de Rupel sur la haute vallée de la Strouma. La résistance grecque n'ayant pas été des plus acharnées, Sarrail veut y voir une collusion entre Grecs et Bulgares.

Les Bulgares prennent l'initiative à partir du 17 août 1916, bousculant les Serbes sur la ville de Florina. L'improvisation et les coteries règnent sans partage dans l'entourage de Sarrail. Par exemple, la veille de l'offensive française, Sarrail remplace à la tête de la 113<sup>e</sup> brigade de Clermont-Tonnerre, par Boblet, beaucoup plus proche de ses « réseaux » politiques et maçons. La préparation d'artillerie commence le 12 septembre 1916 et l'offensive progresse d'une vingtaine de kilomètres de profondeur, sur une quarantaine de large, jusqu'au 17 où les lignes se stabilisent et où la résistance bulgare se durcit.

Guillaumat remplace Sarrail le 10 décembre 1917. S'il est soumis aux mêmes hésitations de la part des politiques français quant à la mission à mener à Salonique, le travail effectué par Guillaumat est, en tout cas, remarquable. Dans l'optique de la préparation d'une grande offensive qu'il souhaite lancer, il pousse à l'entraînement des recrues, développe 450 km de voies à réaliser, dont 300 sont construites en 5 mois.

Le succès vient au printemps de 1918. À partir du mois de mai 1918, Guillaumat lance des offensives limitées avec des troupes de différentes nationalités. C'est là un remarquable exemple de coopération militaire internationale, d'autant plus que des victoires locales sont enregistrées qui viennent remonter le moral des troupes, trop longtemps réduites à l'inaction. Mais Guillaumat est rappelé en France le 6 juin 1918, remplacé par Franchet d'Esperey.

La Bulgarie qui tient un front de 570 km de long est, à cette date, au bord de l'épuisement. Au printemps de 1918, les Allemands ont retiré 15 bataillons et l'essentiel de leur artillerie du front bulgare, afin de mener à bien leur offensive sur le front occidental. Franchet d'Esperey lance alors son offensive le 15 septembre 1918. Et d'entrée de jeu, les Bulgares sont enfoncés sur 10 km de largeur. La ville d'Uskub/Skopje, siège du commandement germano-bulgare, tombe le 29 septembre.

12. Voir Rémi Porte, « Un front improbable ? », *14-18 La Grande Guerre*, numéro spécial « L'armée d'Orient et l'offensive de septembre 1918 », n° 42, août/sept./oct. 2008, p. 13.

13. Cité par *idem*, p. 22.

À la fin de cette campagne, on retrouve des conditions de combat d'une vaste guerre de mouvement. Plus de tranchées, mais de vastes manœuvres d'exploitation, mettant notamment en action la cavalerie, qui retrouve là un rôle traditionnel, preuve que la Grande Guerre ne connaît pas des évolutions tactiques inéluctables et définitives. À l'avant-garde de l'armée serbe, la brigade de cavalerie du général Jouinot-Gambetta<sup>14</sup> lance un véritable raid de 800 km de la Grèce du Nord au Danube.

Comme dans le cas du corps expéditionnaire des Dardanelles, le corps de Salonique connaît des difficultés logistiques spécifiques.

La ville est un véritable camp retranché. Les pistes de montagnes sont les seuls axes de communication avec l'extérieur. Sarrail recrute des populations locales, femmes et enfants compris, pour élargir et empiercer ces pistes. Une centaine de kilomètres de chemin de fer de 0,60 m vient compléter l'infrastructures. Pour préparer l'offensive du printemps 1916, le Génie demande trois mois pour aménager les 65 km de routes qui rayonnent autour de Salonique. Au cours de l'hiver 1916-1917, les conditions climatiques ennoient les routes et rendent très difficiles les déplacements d'artillerie.

Combattre se fait toujours contre quelqu'un. L'adversaire n'est jamais une abstraction, même quand on a peu l'occasion de le voir. Comment se comporte le soldat ottoman et le soldat bulgare au combat ? Comment les soldats français les voient-ils ?

## Qualifier l'adversaire : des soldats durs à la guerre

Au moment du débarquement, au nord du cap Hellès, près de Seddul-Bahr, les Turcs se défendent avec acharnement. Des lignes de barbelés se prolongent sous l'eau, au delà de la rive, laquelle est bien défendue par des mitrailleuses. À Seddul-Bahr, le *River Clyde* est échoué sciemment afin d'amener les assaillants au plus près. Il n'empêche que la moitié des hommes qui débarquent sont mis hors de combat, dont le général Napier. Les survivants s'accrochent sur une mince bande de rivage et ce n'est qu'à la nuit qu'ils voient arriver des renforts.

Partout, passés les premiers moments, les Turcs se battent avec ténacité. Les combats du cimetière de Koum-Kaleh, par exemple, sont acharnés, animés par les redoutables soldats de la 10<sup>e</sup> division, pourvus d'artillerie lourde.

Comment la Turquie, État peu industrialisé et socialement peu développé, peut-elle aligner un outil de guerre performant ?

D'abord, on observe incontestablement un effet de l'encadrement, même si cette évolution doit être constamment nuancée dans le cas ottoman.

Les officiers turcs sont instruits en Allemagne depuis 1898 après la visite triomphale de Guillaume II en Turquie, même si la mesure n'a guère le temps de porter ses fruits, ralentie par les guerres balkaniques de 1911-1913, mais également par une susceptibilité ottomane à passer sous les fourches caudines germaniques.

14. Composée des 1<sup>er</sup> et 4<sup>e</sup> Chasseurs d'Afrique ainsi que d'un régiment de marche de spahis marocains.



L'outil militaire turc peut être qualifié de paradoxal. Malgré les difficultés de ravitaillement en armes<sup>15</sup>, l'armée turque commence la guerre avec quatre armées, pour un total de 70 divisions sur la durée de la guerre. Mais ces chiffres sont assez théoriques car bien des unités n'ont pas leurs effectifs complets. Armée de conscription, l'armée turque n'enrôle pas la totalité des jeunes gens mobilisables<sup>16</sup>.

Cette armée turque manque de cadres<sup>17</sup> et manque d'entraînement. En outre, les soldats et les cadres turcs sont mal payés, pauvrement nourris et très mal vêtus.

Pourquoi alors font-ils preuve de tant d'allant et d'une combativité certaine ? Une des causes peut être à aller chercher dans la convocation du religieux dans la guerre, qui vient sacraliser cette dernière. Le 1<sup>er</sup> mai, le commandement ottoman lance un ordre du jour sans la moindre ambiguïté :

Attaquez l'ennemi à la baïonnette et détruisez-le complètement. Nous ne reculerons pas d'un pas, car, si nous le faisons, notre religion, notre patrie et notre nation périront. Soldats ! le monde vous regarde ! Votre seul espoir de salut est de gagner cette bataille, ou de donner glorieusement votre vie en l'essayant !<sup>18</sup>

Motivé par la guerre sainte qui est lancée, le Moujahidin turc fait preuve de beaucoup de pugnacité. Au sein de l'armée ottomane, des imans jouent le rôle d'aumôniers militaires et il leur arrive aussi de monter au combat si les cadres de contact sont tués<sup>19</sup>. Le soldat turc est patient et rusé.

S'installant de nuit avec 200 ou 300 cartouches, une jarre d'eau tiède et quelques galettes de blé cuites dans l'huile rance, les tireurs d'élite de l'armée turque peuvent rester à l'affût des jours entiers sans relève, sous un soleil de feu comme durant les nuits glacées, jusqu'au moment où tardivement repérés par une mitrailleuse, ils achèvent leur destin de soldats assurés de retrouver ce paradis d'Allah que leurs imans ou leurs mollahs leur ont depuis toujours promis<sup>20</sup>.

Tout au long de la guerre, le moral turc demeure excellent. Mais le combattant ottoman, s'il est courageux, connaît aussi des faiblesses. Un peu à la manière des troupes coloniales françaises, il se révèle assez facile à déstabiliser, notamment si ses chefs de contact sont tués. Il ne sait alors plus trop comment se comporter, et l'on retrouve ici les faiblesses de son instruction militaire. Pourtant, malgré ses défauts et une baisse de qualité du combattant turc tout au long de la guerre, aux Dardanelles, l'adresse des tireurs d'élite est particulièrement crainte.

Les soldats turcs ont notamment des techniques d'assaut des tranchées qui ne peuvent que jeter la terreur chez leurs adversaires. Afin de ne pas être décimés par les mitrailleuses lors d'un assaut, ils savent ramper très discrètement pour

15. L'Empire ottoman ne dispose alors d'aucune industrie d'armement et doit se contenter des livraisons allemandes ainsi que des armes russes de prise, reversées par l'intermédiaire des Austro-Hongrois.

16. Voir Laurent Quisefit, « L'armée ottomane de 1914-1918 », *14-18 La Grande Guerre*, n° 9, août-septembre 2002, p. 42-49.

17. Elle a notamment un faible taux d'encadrement en sous-officiers.

18. *La France héroïque et ses Alliés, op. cit.*, p. 18.

19. Laurent Quisefit, « L'armée ottomane... », art. cit., p. 46.

20. Général J.E. Valluy et Pierre Dufourcq, *La première guerre mondiale*, Paris, Larousse, 1968, tome 1 : de Sarajevo à Verdun, p. 184.

s'approcher de la tranchée adverse et se ruer à la suite de leurs officiers sur cette dernière au cri de « Dieu est grand ».

Ce n'est qu'en 1918 que le moral turc s'effondre. On voit alors des bataillons entiers désertir, surtout chez les recrues arabes.

Le lien est facile à faire avec le front de Monastir. Dès octobre 1915, en effet, le 177<sup>e</sup> RI turc rejoint la IV<sup>e</sup> armée bulgare en Thrace puis près de Monastir. Au total 4 divisions ottomanes combattent sur ce front, manquant d'ailleurs cruellement sur les autres fronts de l'Empire.

Sur le front de Monastir, les Bulgares sont aussi de redoutables soldats. Ce n'est qu'à l'extrême fin de la guerre que leur moral s'effondre. Dans ses mémoires, Ludendorff a des mots très durs contre le combattant bulgare, mais assez injustes. L'armistice, sur le front bulgare est signé le 29 septembre à 23 heures, préfigurant ce qui se passe un mois et demi plus tard sur le front occidental.

Comment les soldats français ont-ils perçu les combats sur ce front méditerranéen, comment ont-ils réagi face à des adversaires redoutables ?

## L'expérience combattante

Aux Dardanelles, le maximum de l'effectif français est atteint en mai 1915, avec 42 000 hommes. Le poids relatif des troupes coloniales est important<sup>21</sup>. Les deux brigades de la 17<sup>e</sup> division d'infanterie coloniale sont surtout formées d'unités en provenance des colonies ou de l'Algérie, pour éviter de prélever des troupes sur le front français.

On y trouve le 1<sup>er</sup> régiment de marche d'Afrique<sup>22</sup> et les 4<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> régiments mixtes d'infanterie coloniale<sup>23</sup>. La cavalerie est composée du 8<sup>e</sup> Chasseurs d'Afrique. Recrutés en Algérie ou en Tunisie parmi le peuple des « petits blancs », 5 bataillons de zouaves participent à l'expédition des Dardanelles. S'y ajoute un bataillon de Légion venu du dépôt du 1<sup>er</sup> Étranger de Sidi Bel Abbès.

Avec les zouaves, c'est toute la culture « pied-noire » qui débarque, faite d'ingéniosité, d'ardeur au feu qui leur vaut de larges pertes.

En revanche, à Salonique, les effectifs français sont bien plus importants. En décembre 1916, l'armée d'Orient compte 56 000 hommes, mais 224 000 en mai 1918. À la différence des troupes des Dardanelles, des unités métropolitaines y prennent largement part, même si les Nord-Africains et tirailleurs sénégalais composent encore une petite moitié de cette armée d'Orient. On trouve cependant des unités indochinoises, trois bataillons malgaches et des éléments tahitiens.

Les combats des Dardanelles ont laissé des traces indélébiles chez ceux qui y ont participé, même s'il ont connu avant ou après les affres du front occidental. Comme en Champagne, il s'agit d'une guerre de siège avec les mêmes enjeux

21. Voir notamment Jacques Frémeaux, *Les colonies dans la Grande Guerre. Combats et épreuves des peuples d'outre-mer*, Saint-Cloud, 14-18 éditions, 2006.

22. Qui comprend 5 bataillons de zouaves et un de légion.

23. Chacun étant composé d'un bataillon de recrutement « blanc » et de deux bataillons de tirailleurs sénégalais.

tactiques. Les 250 mètres d'altitude d'Achi-Baba constituent un « point haut » inaccessible aux Alliés et terriblement coûteux en hommes. Comme sur le front occidental, les opérations des Dardanelles montrent que l'assaut frontal sur des tranchées adverses est voué à l'échec.

Mais les conditions de combat et de survie sont bien différentes de l'Artois ou de la Champagne.

Un des plus beaux témoignages de ce front est constitué par les carnets du sous-lieutenant Arnaud Pomiro, récemment publiés<sup>24</sup>. Pomiro appartient au 175<sup>e</sup> RI et fait la campagne, alors qu'il est encore sergent.

Pomiro, débarqué le 27 avril 1915, fait de nombreuses allusions au courage des Turcs. Il fait ainsi état d'une légende disant qu'il est impossible de s'emparer d'une tranchée tenue par les Ottomans. Le 2 mai 1915, il note à leur propos : « ils sont courageux et bravent facilement le danger. Cruels, leurs blessés continuent de tirer sur les nôtres »<sup>25</sup>. La nature du terrain et du climat pose problème à de nombreuses reprises : « le reste de la compagnie qui était en première ligne a pu être relevé et nous rejoindre : il y a beaucoup souffert pour reconstruire les tranchées, le terrain étant dur et les Turcs tirant dessus »<sup>26</sup>. Le 25 mai 1915, c'est le soleil et le sable qui sont désignés comme des adversaires :

[...] nous nous installons confortablement dans un trou parfait où sûrement nous serons mieux que dans celui d'hier soir. Il est abrité par des branchages feuillus qui arrêtent les rayons ardents du soleil et tapissé sur les côtés par des toiles de tente de rabiot que chacun de nous a portées : le sable ne nous arrosera pas de cette façon à chaque mouvement que nous ferons<sup>27</sup>.

La dimension religieuse de la guerre chez les soldats turcs ne lui échappe pas. Le mardi 1<sup>er</sup> juin 1915, son unité monte aux premières lignes et « une fois installés, nous entendons les Turcs qui, dans leurs tranchées distantes d'environ 100, 150 mètres, chantent des prières en chœur : on entend souvent le mot "Allah !" dans leurs paroles »<sup>28</sup>.

Pomiro rend compte également de l'incroyable et fragile chaîne logistique qui s'est installée à proximité immédiate des lieux de débarquement, les Français étant rapidement bloqués dans leur progression.

Levé à 4 heures, je réunis la corvée en question et je me rends au débarcadère où je me mets à la disposition d'un officier chargé du débarquement des différentes marchandises. [...] C'est inouï de voir la quantité de marchandises entassées à terre et aussi le nombre de troupiers de toutes armes qui travaillent au débarquement<sup>29</sup>.

24. *Les carnets de guerre d'Arnaud Pomiro. Des Dardanelles au chemin de dames*, présentés par Fabrice Pappola, préface de Rémy Cazals, Toulouse, Privat, 2006.

25. *Idem*, p. 105. Il faut préciser qu'il rapporte ici ce qu'il appelle des « bruits », confirmés par ailleurs par d'autres sources.

26. *Idem*, le vendredi 17 mai 1915, p. III.

27. *Idem*, le mardi 25 mai 1915, p. 135.

28. *Idem*, le mardi 1<sup>er</sup> juin 1915, p. 142.

29. *Idem*, le mardi 22 juin 1915, p. 166.

Les renforts parviennent mal de la métropole. D'ailleurs, vu de métropole, le départ pour Salonique n'est pas une sinécure. Marc Delfaud, instituteur mobilisé comme téléphoniste, est, par son poste, au courant des rumeurs nombreuses qui font la vie du front. Le jeudi 17 mai 1917, à un moment où le front de Salonique n'est pas le plus agité, il note dans son journal : « depuis plusieurs jours des rumeurs de mauvais aloi étaient en circulation : nous allions partir en Champagne (c'était l'avis le plus répandu) ou à Salonique, ou enfin, disaient les originaux, au Maroc. Bref, il fallait s'attendre au pis »<sup>30</sup>.

## Les souffrances spécifiques du combattant de l'armée d'Orient

Le climat méditerranéen s'exprime avec toute sa brutalité et ses excès durant l'opération des Dardanelles. Les températures sont très élevées et l'eau est rare. Les hommes ont soif et sont constamment harcelés par des nuées de mouches. Mais la pluie peut être violente aussi. Le mardi 16 mars 1915, Arnaud Pomiro note la pluie et le vent violent qui ralentissent les opérations de débarquement de son unité à Lemnos. Le plus souvent toutefois, il note fréquemment la chaleur accablante dès 6 heures du matin, la poussière.

Ces souffrances spécifiques sont particulièrement mesurables à l'aune des services de santé. Dans la seule nuit du 8 au 9 mai 1915, 4 000 hommes sont blessés. Le médecin principal Barbot met en place un hôpital de campagne à Sed-Ul-Bahr ainsi que trois ambulances chirurgicales. L'île de Moudros comprend deux hôpitaux d'évacuation.

Le périple d'évacuation des blessés, toujours dramatique, prend des formes différentes de celles de Verdun ou de la Somme. Ils sont transportés par mulets à cacolets ou brouettes-brancard jusqu'à Sed-Ul-Bahr. Les blessés les plus graves sont évacués par navires, souvent des vaisseaux de guerre, jusqu'au navire-hôpital mouillé au cap Hellès. Cinq navires (Asie, Bretagne, Flandres, Charles-Roux, La Navarre, Sphinx) assurent les rotations jusque vers les hôpitaux de Toulon et de Marseille, ramenant à chaque fois environ 500 blessés ou malades. Les blessés les plus légers sont acheminés sur Moudros, souvent par des moyens de fortune, notamment des navires marchands pas du tout équipés pour le transport des blessés<sup>31</sup>.

Joseph Vassal, médecin militaire, diplômé de l'école de médecine tropicale de Victoria university à Liverpool, commence sa carrière en Cochinchine, au Sénégal puis à la Réunion. Médecin-chef du 21<sup>e</sup> RIC puis du 6<sup>e</sup> mixte, il est embarqué le 4 mars 1915 sur la Lorraine<sup>32</sup>. Durant 5 mois il est médecin-chef des opérations.

30. Marc Delfaud, *Carnets d'un hussard noir de la république*, préface d'Antoine Prost, publié sous la direction du général André Bach, Triel sur Sein, Éditions Italiques, 2009, p. 500.

31. Nous suivons ici la remarquable synthèse du Pr. Alain Larcen, Président honoraire de l'Académie nationale de médecine et du médecin-chef Jean-Jacques Ferrandis, *Le service de santé aux armées pendant la première guerre mondiale*, Paris, Éditions LBM, 2008 et notamment les pages 311-314.

32. Renseignements donnés dans Jean Norton-Cru, *Témoins. Témoins et témoignages*, Nancy, réédition

Le 4 octobre, avec son unité, il gagne Gallipoli. Le 1<sup>er</sup> octobre 1915, il est promu médecin-divisionnaire de la 2<sup>e</sup> division (général Bailloud). Il a laissé des opérations médicales de Gallipoli un témoignage saisissant, sous le titre *Impressions et souvenirs de guerre (avril 1915 - février 1916)*<sup>33</sup>. Il y décrit le sort des blessés lors des combats de Koum-Kaleh, le 25 avril 1915 :

[...] du crépuscule de cette journée du 25, jusqu'aux premières lueurs de l'aube du lendemain, nous nous pencherons sur des blessés dans une atmosphère de sang, de gémissements et d'horreurs inexprimables. [...] Un sergent-major meurt près de nous... pendant un instant, nous avons vu le cœur battre presque à nu. Un Sénégalais n'a plus de face à partir du nez. Ce masque remue et saigne ; les yeux expriment une douleur affreuse. [...] affluence énorme de blessés ; scènes effrayantes. Pour calmer les douleurs et les agonies nous multiplions les piqûres de morphine<sup>34</sup>.

L'horreur des ces visions est, certes, la même sur les autres théâtres d'opérations, mais il s'y ajoute, aux Dardanelles, la chaleur, la rareté de l'eau potable et les vents. « Une poussière, sale, pénétrante, envahissante, vient de partout. Le vent se joue de cette poussière, il en refoule dans les plaies béantes »<sup>35</sup>.

Plus tard, lors des opérations de Macédoine, Sarrail reconnaît lui-même que la guerre qui est menée contre les Bulgares n'est pas celle que les poilus connaissent dans les tranchées de Champagne ou de la Somme. Il en tire d'ailleurs argument pour limoger brutalement le général Cordonnier qui s'oppose à lui : « Général Cordonnier a bravoure sous-lieutenant, haute culture intellectuelle et militaire mais ne peut pas... commander une armée qui ne fait pas guerre de tranchées » explique-t-il dans un télégramme<sup>36</sup>.

Salonique est bordée de basses vallées débouchant sur la plaine marécageuse qui entoure la ville. Les moustiques sont des ennemis encore plus redoutables que les Bulgares. En juillet 1916, 3 293 soldats sont hospitalisés pour paludisme et 129 en meurent. Ils sont 4 468 hospitalisés en août, 8 144 en septembre, 6 369 en octobre et 5 161 en novembre. Sur ces cinq mois, 619 hommes décèdent de paludisme. En outre, 16 866 hommes doivent être rapatriés car trop sévèrement atteints<sup>37</sup>. La quinine est distribuée dans les rations et les populations locales sont traitées également. Des petits hôpitaux d'évacuation fonctionnent à Itéa ou Ekçissou.

Au cours de l'hiver 1915-1916, la météo est exécrationnelle et il pleut sans arrêt. Les soldats pataugent dans la boue comme leurs camarades du front occidental.

Au camp de Zeitenlik, les conditions de vie sont précaires. Les unités s'organisent comme elles peuvent pour varier l'alimentation en créant, par exemple, des « jardins militaires » afin de produire des légumes frais.

À Salonique comme aux Dardanelles, l'eau est rare et souvent polluée. Un effort est fait, surtout en 1917 et en 1918, pour creuser 240 puits et aménager 600 points d'eau. Il s'agit d'un véritable défi car il faut approvisionner quoti-

Presses universitaires de Nancy, 1993, p. 250.

33. Joseph Vassal, *Impressions et souvenirs de guerre (avril 1915 - février 1916)*, Paris, Plon, 1916.

34. *Idem*, p. 69, 71, 90.

35. *Idem*, p. 100.

36. Rémi Porte, « Un front improbable ? », art. cit., p. 23.

37. *Idem*, p. 32.

diennement les 300 000 hommes du camp retranché. Plus de 5 000 citernes complètent le dispositif.

Toutes ces conditions font que les hommes réellement disponibles fondent comme neige au soleil. Sarrail se plaint en 1916 qu'il ne dispose que de 20 000 hommes en ligne sur les 60 000 qu'il commande nominalement. Le bilan humain de l'armée d'Orient est catastrophique. Outre 70 000 tués, disparus ou décédés de maladies, il faut ajouter 44 500 blessés, 283 500 malades, dont 90 000 de maladies contagieuses<sup>38</sup>. Le typhus, la dysenterie, le paludisme font des ravages sur ce front, alors qu'ils n'existent pratiquement pas, la dernière affection notamment, sur le front occidental.

Le débat reste ouvert sur l'utilité réelle des opérations de Gallipoli et de Salonique. Nous laisserons la responsabilité de leurs propos à nos collègues Prior et Wilson qui écrivent :

[...] on a souvent considéré l'affaire de Gallipoli comme la grande occasion manquée de la guerre. Rien ne vient justifier cette opinion. Les troupes débarquées à Gallipoli n'ont jamais eu la moindre possibilité d'atteindre leurs objectifs, et si, même, elles avaient envahi la péninsule et détruit les forts turcs, on imagine mal que quelques navires de guerre se dirigeant vers Constantinople aient pu effrayer les Turcs au point de les faire capituler. La présence de la Turquie dans cette guerre n'eut, d'ailleurs, aucune influence réelle sur le conflit qui se déroulait en Europe<sup>39</sup>.

En tout cas, 250 000 soldats alliés sont perdus à Gallipoli. Les conditions de combat constituent une manière de synthèse entre le front « industrialisé » occidental et des fronts où l'on assiste encore à des modalités de combat de type « guerre coloniale » comme à propos de la prise des colonies allemandes d'Afrique.

C'est en cela que cette expérience combattante méditerranéenne se révèle surtout riche de sens pour l'historien.

38. Chiffres tirés d'Alain Larcen et Jean-Jacques Ferrandis, *Le service de santé...*, *op. cit.*, p. 314.

39. Robin Prior et Trevor Wilson, *La première guerre mondiale*, préface de François Cochet, Paris, Éditions Autrement, 2001 (édition originale 1999), p. 87.